

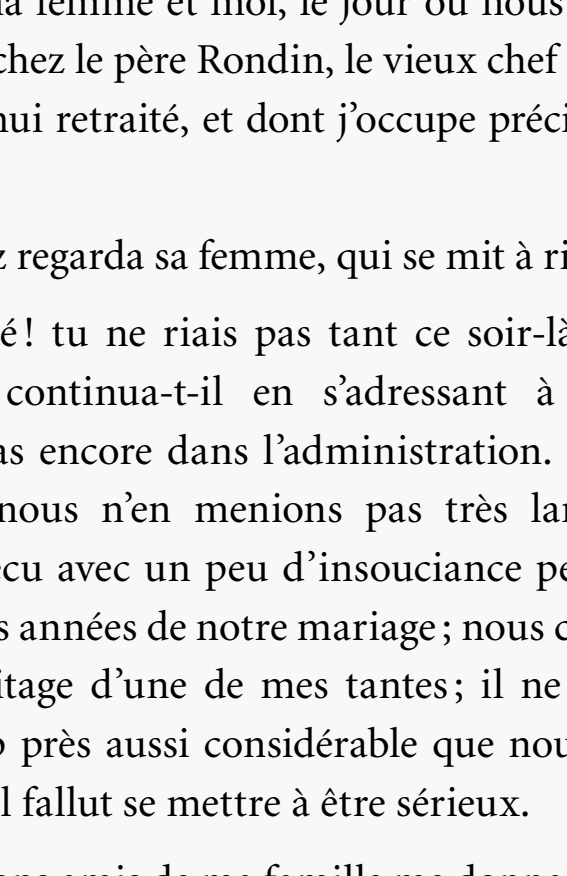
Tristan Bernard

La Faim

nouvelle



Bartolomeo Passarotti (1529-1592), *Caricature d'un vieux couple*, collection particulière, Italie.



Tristan Bernard (1866-1947).

— **JE CROIS QUE JE VOUS AI FAIT** faire un bon dîner, nous dit notre amphitryon, notre aimable ami Letiennez, qui fêtait ce jour-là sa nomination de chef de bureau. Vous me paraissez avoir mangé à votre goût, si vous n'êtes pas de vils flatteurs, car vous m'avez fait des compliments à propos de chaque plat. En tout cas, vous avait été mieux nourris que nous le fûmes, ma femme et moi, le jour où nous passâmes la soirée chez le père Rondin, le vieux chef de bureau aujourd'hui retraité, et dont j'occupe précisément la place.

Letiennez regarda sa femme, qui se mit à rire.

— Hé, hé! tu ne riais pas tant ce soir-là! À cette époque, continua-t-il en s'adressant à nous, je n'étais pas encore dans l'administration. Georgette et moi, nous n'en menions pas très large; nous avions vécu avec un peu d'insouciance pendant les premières années de notre mariage; nous comptions sur l'héritage d'une de mes tantes; il ne fut pas à beaucoup près aussi considérable que nous l'avions espéré... il fallut se mettre à être sérieux.

Un des bons amis de ma famille me donna une lettre de recommandation pour le dénommé Rondin. On préparait à cette époque l'exposition de 1900, et Rondin était chargé de recruter du personnel, celui des ministères ne suffisant pas.

... Je m'y étais pris un peu tard : il ne restait plus qu'une place à donner. C'était un emploi dans un bureau de renseignements; on demandait un garçon bien élevé et de bonne tenue. L'ami qui me recommandait fut assez bon pour assurer que je réalisais ces conditions. Il ne me restait qu'à obtenir l'agrément de Rondin.

Il se trouvait malheureusement, mais j'ignorais ce détail, que l'on avait recommandé à Rondin un autre candidat. La personne qui l'avait appuyé n'était pas, comme mon ami à moi, un vieux camarade de Rondin. Aussi celui-ci tenait-il à l'obliger, tandis qu'avec mon ami il n'avait pas à se gêner... C'est la vie...

J'allai voir Rondin à son ministère. À ce moment il n'avait sans doute pas encore reçu la lettre qui lui recommandait mon concurrent, car il me reçut très aimablement, me parla de ma famille, me demanda si j'étais marié et m'invita à venir chez lui avec ma femme un soir de la semaine suivante.

— Madame Rondin et moi, me dit-il, nous sommes de vieilles gens et nous nous couchons de bonne heure. Ne venez donc pas plus tard que sept heures... sept heures et demie.

Sept heures... sept heures et demie, n'est-ce pas? C'était évidemment une invitation à dîner. Ma femme et moi nous n'en doutâmes pas un instant. Nous ne savions pas que Rondin avait été fonctionnaire en province pendant de longues années et qu'il avait gardé à Paris les habitudes de sa petite ville. La vérité, l'horrible vérité, c'est qu'il dînait à six heures et demie... mais cela, nous ne l'apprîmes qu'un peu plus tard, et d'une façon tout incidente. Pour faire honneur au dîner de monsieur et madame Rondin, ma pauvre femme s'était privée de goûter. Nous étions installés dans le salon depuis une bonne demi-heure et suivions tant bien que mal une conversation languissante avec ces deux vieillards, qui ne nous paraissaient avoir aucun appétit : nous ignorions, pauvres de nous, qu'ils sortaient de table!... Nous nous attendions d'un instant à l'autre à voir s'ouvrir la porte du salon pour annoncer le dîner. J'avais des visions de potage velouté, de truite rose, d'un large filet jardinière et de ces dindonneaux si plantureux que les morceaux de blanc sont aussi charnus que de belles tranches de veau.

Le père Rondin me parlait des nouvelles du jour, de la dernière séance de la Chambre, d'un nouveau projet de loi.

Je lui répondais absolument ce qu'il voulait au jugé du moins, car je n'entendais pas ses paroles. Ces dames, elles, parlaient, je crois, domestiques. De temps en temps je jetais un coup d'œil désespéré sur ma pauvre Georgette, toute pâle de faim.

C'est à ce moment que madame Rondin, dans la conversation, nous apprit qu'elle avait donné congé à sa cuisinière pour lui permettre d'aller à l'Ambigu...

Nous ne comprîmes pas tout de suite ce que cela voulait dire... Peut-être avait-elle fait faire son dîner par une autre personne?... C'était absolument invraisemblable, mais je préférais envisager les hypothèses les plus absurdes, plutôt que de me trouver nez à nez avec l'atroce vérité. La cruelle vieille dame ajouta l'instant d'après :

— Elle ne se tenait pas d'impatience, cette Émilie; elle nous a fait dîner en dix minutes.

Il me fut impossible de regarder Georgette, mais je devinais la détresse douloureuse qu'elle devait porter dans ses yeux. C'est à cette minute que Rondin se leva de son fauteuil et dit à ma malheureuse femme :

— Je crois savoir, madame, que vous avez une voix ravissante. Vous nous donnerez certainement le plaisir de l'entendre.

Georgette se défendit faiblement...

— Je sais bien, dit Rondin, que beaucoup de cantatrices n'aiment pas chanter après dîner; mais, si la voix est un peu moins belle, nous saurons faire la part des choses. Je suis d'ailleurs persuadé que ce sera très bien.

Nous passâmes, Georgette et moi, derrière le piano. Là, il nous fut possible de tenir un petit conciliabule.

— J'ai envie de tout dire, me souffla Georgette désespérée, je n'en peux plus...

Je la conjurai de se taire. On ne savait comment un pareil aveu pouvait tourner. Nous ne pouvions risquer de désobliger ces deux vieillards, puisque nous attendions de Rondin cette nomination, qui avait pour notre vie une importance capitale.

— Alors, dit Georgette, va me chercher quelque chose à manger, n'importe quoi... Dis que tu vas dans l'antichambre prendre un morceau de musique dans la poche de ton pardessus.

— Mais où veux-tu que j'aille chercher de quoi manger?... Il n'y a pas de restaurant ouvert à cette heure dans ce quartier désert.

— Tâche de trouver la cuisine; il n'y a personne, puisque la bonne est au théâtre. Rapporte-moi un bout de pain, un reste de viande... je mangerais du bois... Mais je ne peux plus attendre, dépêche-toi!...

Toutes ces répliques, vous pensez bien, furent plus sommaires. J'eus beaucoup de peine de me débarrasser de madame Rondin qui voulait à toute force me suivre dans l'antichambre. Je la suppliai de ne pas bouger, de rester au coin de son feu : je trouverais bien le porte-manteau tout seul.

Une fois dans l'antichambre, à la lueur d'un faible bec de gaz, j'ouvris une porte au hasard et j'aperçus une espèce de lingerie... Ce n'était pas la bonne route... Enfin un bon couloir me conduisit jusqu'à la cuisine... J'avais des allumettes sur moi, j'ouvris la porte du garde-manger et je n'y trouvais sur une assiette qu'un tas composite de vieux légumes écœurants et d'ailleurs intrasportables. Il y avait encore une bouteille d'huile entamée et un morceau de pain si dur, que je pus m'en servir pour forcer la porte d'un placard. Mais, là non plus, je ne vis rien de comestible, et ne découvris qu'un balai mécanique, des chiffons de drap pour les meubles, une brique anglaise pour les couteaux et plusieurs boîtes vides, qui avaient contenu des sardines, des petits pois de conserve ou du tripoli.

Évidemment la mère Rondin était une maîtresse de maison modèle qui ne laissait rien traîner...

Je rapportai à la pauvre Georgette le morceau de pain, qui datait d'au moins une semaine : c'était surtout pour lui montrer que j'étais allé jusqu'à la cuisine, car elle semblait douter de mon courage.

Je la retrouvai dans un état d'exaspération effroyable. Elle voulait à toute force faire un esclandre. Je la suppliai de se modérer encore, de songer à cette place qu'il fallait absolument obtenir...

(Nous parlions à voix basse en feignant de chercher des partitions dans le casier à musique.)

— Mais l'auras-tu seulement cette place? Ils ne t'en parlent même pas. Demande-leur au moins s'ils sont disposés à te la donner...

... Le vieux chef de bureau et sa femme terminaient béatement et hideusement leur digestion. Ils avaient prié Georgette de chanter, mais ils n'étaient pas pressés de l'entendre; s'ils l'avaient dirigée sur le piano, c'était sans doute pour se débarrasser de nous et s'épargner des efforts de conversation.

Je m'approchai d'eux et, moins timide qu'à l'ordinaire, car la faim me donnait un peu de fièvre, je demandai au père Rondin si je pouvais compter sur la place en question.

Il regarda sa femme et parut gêné...

— Je regrette beaucoup... Évidemment, vous avez toutes les qualités désirables pour ces fonctions... pour un bureau de renseignements. Vous êtes bien élevé, d'un caractère doux et patient... ce qui est excellent pour un employé qui doit se trouver en contact avec le public... Mais, malheureusement, la place est donnée depuis ce matin...

Je ne répondis rien, je me retournai du côté de Georgette. Elle s'était levée, les yeux flamboyants... Elle avait entendu ce qu'avait dit le vieux Rondin...

Alors elle a commencé à te les agraffer, à te les traiter comme les derniers des derniers, comme le morceau de pain pourri que j'avais dégotté dans la cuisine. Elle était folle, absolument déchainée. Les deux vieux s'étaient levés et tremblaient de tous leurs membres. Je ne sais pas du tout ce qu'elle a pu leur dire, je suis sûr, Georgette, que tu ne t'en souviens même plus toi-même. Elle a été jusqu'à leur reprocher de nous avoir fait mourir de faim. J'avais commencé par vouloir l'arrêter, mais, comme elle ne m'écoutait pas, je me suis mis de la partie et j'ai fait chorus avec elle.

... Puis elle m'a entraîné, nous sommes sortis sans leur dire bonsoir, nous avons descendu l'escalier en trombe et nous nous sommes précipités dans une voiture. Il n'y avait pas de restaurant dans ce sale quartier, mais nous avons fini par trouver une brasserie et par nous appuyer tout son stock de viande froide... Ce que nous avons pu en cacher ce soir-là! Le patron et les garçons faisaient cercle autour de nous pour nous regarder manger... Je crois même qu'il y avait de la foule arrêtée devant la brasserie!

Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que le père Rondin a été tellement impressionné par la dégelée que nous lui avons servie, qu'il m'a désigné pour cette place, soi-disant donnée le matin à un autre! Il a eu certainement peur d'une vengeance de ma part! et j'ai été nommé, grâce à mon accès de sauvagerie, à cet emploi délicat, qui exigeait des qualités exceptionnelles de patience et d'amenité...

La Faim,

nouvelle de Tristan Bernard (1866-1947),

est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*

paru aux éditions Flammarion,

à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-776-3

© Vertiges éditeur, 2019

— 0777 —

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org